

du génie, dirige la défense, et le brave Tromelin, militaire d'une haute distinction, qu'il a amené avec lui, commande l'artillerie ; le second, Sidney-Smith, commodore sous l'amiral Hood à Toulon, arrive sur l'escadre anglaise. A peine débarqué, Sidney s'avance à la tête des équipages de ses vaisseaux, et entraîne au combat les habitants découragés. Ils se pressent à sa suite, et les rues de la ville, subitement fortifiées et défendues par les débris des maisons elles-mêmes, deviennent le théâtre du plus affreux carnage.

Déjà l'armée avait livré douze assauts à la place et supporté vingt-six sorties. Une nouvelle mine avait été pratiquée ; on était près d'arriver au point où elle devait être chargée, lorsque l'ennemi l'éventa encore une fois. Enfin nos batteries ayant détruit une grande partie de la courtine qui présentait une large espace pour monter à l'assaut, les grenadiers de la division Kléber furent chargés de cette honorable et périlleuse mission. Ceux-ci pénétrèrent dans la ville ; mais là ils trouvèrent de nombreux obstacles et un feu encore plus nourri que ceux qu'ils avaient eus à essayer jusqu'alors. Les plus braves y périrent ; il fallut ramener les troupes dans la tranchée. Le général en chef hésitait à livrer un quatorzième assaut ; mais les grenadiers et la plupart des officiers le pressèrent avec tant d'instance de les laisser monter encore une fois, qu'il leur permit de se lancer de nouveau. Alors Kléber, le sabre à la main, se plaça debout sur le revers du fossé, et, d'une voix éclatante, anima ses soldats au milieu des morts et des mourants.

En voyant ce général, dont la taille dépassait celle des grenadiers de toute la hauteur de la tête, en voyant, disons-nous, la belle figure de Kléber et cette chevelure ruisselante sur ses larges épaules, on ne pouvait s'empêcher de le comparer à un des héros d'Homère. Le bruit et la fumée du canon, les cris des soldats, les hurlements des Turcs, toutes ces troupes se précipitant les unes sur les autres, faisaient battre le cœur d'enthousiasme. Personne ne doutait que la ville ne fût prise, lorsque tout à coup la première colonne s'arrêta. Le général en chef s'était placé dans une batterie de brèche pour

examiner le mouvement des soldats. Il avait assujéti sa lunette entre les fascines, lorsqu'un boulet, parti de la place, vint frapper la fascine supérieure. Napoléon tomba dans les bras de Berthier. Un moment on le crut mort ; heureusement il n'avait point été touché ; ce n'était qu'un effet de la commotion de l'air. En vain Berthier l'engagea-t-il à se retirer, il ne reçut de lui qu'une de ces réponses sèches qui ne permettent à personne d'insister. Tandis qu'on observait cette singulière absence de tout mouvement de la part des troupes, une balle vint traverser la tête du jeune Arrighi, qui était placé à côté du général ; presque aussitôt après, deux guides furent tués sans qu'il fût possible d'éloigner Napoléon.

Dans l'intervalle de ces deux assauts, l'ennemi avait eu le temps de remplir le fossé de toutes sortes de matières inflammables. Ce fossé, trop large pour être traversé, ne pouvait pas non plus être tourné. Nos soldats, en présence d'une mer de feu, et furieux de ne pouvoir avancer, s'obstinèrent cependant à ne pas reculer, bien qu'on fit sur eux d'incessantes décharges de mitraille. Aussi, là furent tués une foule d'officiers de mérite, un grand nombre de soldats et plusieurs généraux, parmi lesquels nous eûmes à regretter, entre autres, le général de division Bon et l'adjutant-général Foulers.

L'inflexibilité de Bonaparte ne pouvait pas aller plus loin sans devenir en quelque sorte de la démente, et il dut renoncer à l'entreprise. "Soldats," dit-il, après avoir, avec une poignée d'hommes, "nourri la guerre pendant trois mois dans le cœur de la Syrie, pris quarante pièces de campagne, cinquante drapeaux, fait dix mille prisonniers, rasé les fortifications de Gaza, Jaffa, Caïffa, Acre, nous allons rentrer en Egypte, etc." Si cette proclamation produisit l'effet qu'en attendait son auteur, ce ne saurait être que par la magnifique influence qu'exerce un grand capitaine sur des hommes accoutumés à vaincre sous ses ordres ; quant à lui, il sentit profondément les conséquences de ce revers inattendu. Commence le 20 mars 1799, le siège cessa le 20 mai.

Pendant ces deux mois, la maladie pestilentielle

contractée à Jaffa a étendu ses progrès parmi les troupes, et le contact des malheureux qui en sont atteints peut détruire en peu de jours les braves qui ont survécu à tant de dangers, ces braves dont le retour est le salut de leur compagnons d'armes restés en Egypte. D'un autre côté, si on les laisse en arrière, ils périront égorgés par les Turcs. Rien n'est ordinaire dans cette campagne de Syrie, et tout est extrême dans les différentes positions où se trouvent l'armée et son chef. Le moment devient pressant ; il faut dérober à l'ennemi au départ que la nuit protège encore. Une ambulance, établie près d'Acre, servait de dépôt au grand hôpital du mont Carmel ; au premier ordre de la levée du siège, tous les malades de cet hôpital furent dirigés sur Tentura et Jaffa, traînés par les chevaux de l'artillerie, dont on abandonnait les pièces. Tous les chevaux des officiers, ceux du général en chef, sont mis aussi, par son ordre et sous ses yeux, à la disposition de l'ordonnateur en chef Daure, pour le transport de ces infortunés. Bonaparte est à pied et donne l'exemple. De Jaffa, il expédie trois convois de pestiférés : l'un par mer, sur Damiette, conduit par le commissaire des guerres Colbert ; les deux autres par terre, sur Gaza et sur El-Arich. Une soixantaine d'hommes, déclarés incurables, furent laissés dans la ville. On dit que plusieurs d'entre eux ont été recueillis par les Anglais sur le bord de la mer. Quant à ceux qui suivirent l'armée, presque tous guérirent pendant le trajet.

Cette retraite s'opère sous de tristes auspices. A chaque pas le feu dévore les moissons, les bestiaux, les maisons des habitants qui ont attaqué ou trahi l'armée. Gaza, seule restée fidèle, est seule épargnée. Au bout de trois jours, les Français rentrent en Egypte, et le fort d'El-Arich reçoit de Bonaparte de nouveaux développements, des magasins, une garnison ; il fortifie Tineh, et laisse un corps de troupes à Kattieh : ces trois places défendent l'Egypte du côté de la Syrie. Enfin, après quatre mois d'absence, l'armée rentre au Caire, et croit revoir le sol natal : elle a perdu six cents hommes par la peste, douze cents par le feu de l'ennemi, et ramène dix-huit cents blessés.

à continuer.